

D'ailleurs, si elle n'existait pas, d'où me serait venue cette paille qui sent la pomme et le lait caillé?

Si seulement je pouvais un jour retrouver l'escalier de la chambre des enfants, voir le gros maronnier tout verni par la pluie et être là quand le veilleur fait signe aux autres... mais jamais je ne trouverai...

Comme mon cœur est avec eux! et mon tourment. Comme ils occupent ma pensée! comme ils sont présents à mon âme! et tantôt je suis avec eux, j'attends avec eux la nouvelle, tantôt, de la chambre des dames, je vois le château sans chemin; tantôt, dans l'escalier, je regarde les ombres; tantôt, le soir, je vois le Chinois, dans la ruelle, lire derrière la vitre glauque, à la lueur de la neige brillante. Jamais il ne lève la tête; jamais je n'ai vu son regard. Peut-être n'est-ce pas toujours le même? peut-être sont-ils deux? ou trois? peut-être sont-ils cent, deux cents? qui me dira ce qui se passe derrière le mur de ma maison?...

Il y a des jours où je finis par douter de leur existence; où je me dis : « J'essaie de me duper moi-même, de croire que je les ai vus. » Mais je les épie, je vois leurs ombres sur les vitres; quand donc, pour la dernière fois, ai-je visité la vieille

maison? J'ai exploré cent fois ses hauts couloirs de plâtre et sa mansarde où les vents jouent aux quatre coins et font gémir les murs comme un bateau de bois. J'ai des repères : il y a les marches du palier, il y a des coches dans la rampe. Était-ce donc en songe? Alors, comment saurai-je? Mais, dans cette maison qui est à moi, pourquoi suis-je réduit à regarder les ombres qui se profilent sur les vitres et à imaginer les choses seulement?

Et ce qu'il y a de pire, c'est cette porte sous laquelle passent des ombres qui ne sont jetées par personne.

Alors?...

Peut-être est-il des ombres qui se détachent de leurs corps et qui mènent leur destin d'ombres dans le vide? Mais où les gens sont-ils passés?

Trois petites chambres, au rez-de-chaussée, m'intriguent souvent plus que toutes les autres. Elles sont semblables, et leurs portes se suivent, toutes pareilles, peintes de frais, banales et neuves, aménagées sans style dans le vieux bâtiment. Elles prennent jour sur la ruelle par une lucarne en losange. On ne voit rien dedans, sinon trois murs de plâtre, et, dans la première, un miroir.

C'est un vieux petit miroir à barbe, à cadre noir et rond, avec un filet d'or. Quand on regarde

par la lucarne, on se voit soi-même dans le miroir ; on voit ses yeux, son nez, sa bouche en plus petit. C'est une étrange impression quand on regarde au fond de cette pièce vide, que de se découvrir soi-même, de se voir regardé par soi du fond du vide... avec des yeux qui vous épient. Je suis venu là bien souvent, lorsque j'avais une décision à prendre et ne savais de quel côté pencher. Je regardais au fond de la pièce par la lucarne ; je prenais successivement les deux décisions, et le miroir, rien qu'à voir mon visage, me disait celle qu'il fallait prendre, celle qui rendait mes yeux moins fatigués.

Dans la deuxième de ces cellules, il y a une photographie : je ne peux pas la reconnaître ; c'est peut-être celle que j'ai toujours ratée. Je ne sais ce qui m'empêche de briser le verre, d'ouvrir la porte et de la prendre. Je sais seulement qu'il vaut mieux la laisser.

Dans la troisième, il y a une autre photographie : c'est celle d'une jeune fille. Elle est assise en burnous blanc, en haut de la bosse d'un méhari, contre une dune, et un petit Arabe en robe blanche tient dans sa main la corde de la bête en riant de toutes ses dents.

Enfin, à côté des trois chambres, il y en a une quatrième, et dans celle-là – on n'ose pas le dire et c'est pourtant la vérité – dans cette quatrième

chambre, il n'y a rien ; il n'y a même pas d'ombres, et cependant il y a quelqu'un.

Tous les jours, les gens de service (ce sont deux hommes en blouse avec une casquette plate, et, pour sortir, une tunique grise qui a des boutons plats et brillants), tous les jours les hommes de service apportent un repas dans de grandes gamelles. Il faut donc bien qu'il y ait quelqu'un ! on ne peut pas voir, à la fin de la journée, quand ils emportent les gamelles, si elles sont vides, car elles ont un couvercle. Mais, chaque matin, ils en apportent de nouvelles. Il faut donc bien qu'il y ait quelqu'un ! Et peut-être sont-ils plusieurs dans cette cellule ? Et il ne leur reste même pas d'ombre, comme à ceux de la salle qui fait peur. Ce sont des hommes qui n'ont plus d'ombre ni de corps.

Cette salle vide m'intrigue et m'opresse. Et l'idée de ces hommes effrayants qu'on ne peut pas voir. Peut-être aussi n'y a-t-il personne ? Mais alors, pourquoi ces gamelles ?

J'ai interrogé l'un des aides qui est jardinier dans le village et qu'on engage comme extra dans les grands jours. J'ai su le nom de deux des domestiques : il y a Schuster et Chemintran (Schuster, c'est le petit, celui qui a des moustaches). Mais l'aide n'a rien pu ou n'a rien voulu me dire sur le mystère de cette chambre où l'absence est présente plus qu'en nul autre lieu.

À mesure que je vieilliss, la vieille maison s'emplit un peu plus chaque année.

Je me souviens encore de l'époque où il n'y avait que la chambre des maîtres et la chambre des enfants. Quel heureux temps c'était alors ! Sur les vitres de la cuisine, on voyait l'ombre des couteaux qui se plantaient dans les jambons et dans les viandes. Ils étaient longs, larges du haut, pointus et forts. Ils décrivaient en s'abattant un grand arc de cercle tout noir. Parfois, il y en avait deux, trois, qui s'abattaient en même temps, parallèles ou symétriques ; et j'en ai compté jusqu'à cinq, tenus dans de gros poings qui tombaient comme grêle. Des fumées de rôti s'échappaient sous la porte. À la Noël, on tuait le cochon. Les enfants allumaient sur lui un feu de paille et dansaient tout autour en promenant sur sa peau des balais enflammés. Le vent soufflait sous le ciel bas, au milieu de la cour glacée et le soir il y avait des fêtes qui amenaient des hommes en habit noir et des femmes à robe ronde avec des châles de couleur. Ils venaient en décembre avec le vent du nord mais, plus tard, les maîtres sont morts, du moins plusieurs, et d'autres gens sont venus habiter les chambres. Il y a eu des messieurs qui venaient en hiver, qui descendaient avec des bottes d'une voiture à grande capote et pénétraient bruyamment

dans les pièces; et des dames à longue robe pour lesquelles on astiquait les escaliers et les planchers. Elles apportaient des flacons de parfum, des cartons à chapeaux, de petites ombrelles et chuchotaient dans les couloirs.

Plusieurs de ces gens d'autrefois sont restés là. Mais l'entrain est parti. On a vu passer trop de choses. Un jour il y eut un voyageur qui venait on ne sait trop d'où par les bateaux et les voitures. Il avait un grand coffre noir que quatre hommes descendirent de sa berline et qu'on ouvrit dans le salon. On avait allumé de grandes bûches dans les cheminées et toutes les bougies du piano. Il sortit des choses étranges, d'argent, de cuivre et des flacons, des étoffes qui surprenaient, des fruits de toutes les couleurs, des instruments de musique comme on n'en avait jamais vu et des peaux de bêtes qui sentaient une drôle d'odeur. Toutes les dames eurent un souvenir qu'elles emportèrent dans leur chambre, celle d'où l'on voit le château. Il raconta des scènes de chasse comme celles qui étaient peintes sur le papier du grand salon (avec des bêtes dans les arbres, des hommes à turban et des bateaux dorés) et des voyages sur la mer. Quand il en fut au clair de lune, l'une des dames, qui était blonde, se mit au piano et joua. On ne se sépara que très tard dans la nuit. Il partit au

matin mais tout le monde parla de ce soir-là pendant longtemps encore. Et la dame blonde aussi eut l'air triste longtemps.

C'était l'époque où il y avait douze chevaux dans l'écurie et où les douze fils du maître les montaient chaque matin. On les entendait dans la cour hennir et frapper du sabot. Et quand la grande porte s'ouvrait, c'était le plus grand des fils qui passait le premier. Il avait des bottes rouges et il était si grand qu'on aurait dit qu'il pouvait faire passer ses pieds sous le ventre de sa monture.

Depuis, tout est tombé en ruines ; la malle du voyageur est restée dans le grenier, à côté du vieil astrolabe, sous la poutre où les araignées ont tissé un grand hexagone. On y range les oignons. La fenêtre est cassée et un grand vent glacé souffle dans les couloirs et fait battre la porte.

C'est dans ce couloir, une nuit, que j'ai rencontré la dame blonde. Elle sortait de la pièce du Chinois. Elle marchait d'un pas mécanique. On entendait grincer la girouette en fer sur le pavillon de l'oncle Anselme. Que faisait-elle à cette heure-là, dans ce couloir où il n'y a que des rats qui roulent des noix toute la nuit et ce gros vent qui faisait claquer sa robe ! elle tenait son

châle à deux mains pour l'empêcher de s'envoler : il se gonflait sur son dos comme une voile.

Elle est entrée dans le grenier ; elle est arrivée jusqu'au coffre ; elle l'a regardé longtemps. Puis, au moment de partir, elle s'est penchée encore, elle a regardé une étiquette, elle a entrouvert le couvercle. Enfin, elle est partie. Elle m'a vu dans le couloir. Elle a étouffé un petit cri en mettant une main sur sa bouche. Le regard qu'elle m'a jeté me poursuit encore.

Je suis allé jusqu'au vieux coffre et j'ai regardé l'étiquette. On avait substitué mon nom à celui de l'ancien voyageur.

Je suis remonté plusieurs fois dans le couloir à la même heure, pour voir si elle reviendrait. Je n'ai trouvé que ce gros vent qui finira par déchirer entièrement la « vue de Tunis » lithographiée qui est accrochée par des punaises et qui se gonfle et se fend un peu plus chaque fois qu'il roule, là-haut, comme sur le pont d'un navire. Venu de si loin, des plages landaises où une maison de bois veille au bord de la mer, dans le sable sur lequel traînent les boules de verre bleues et brunes des filets de pêche ; peut-être même des Antilles ? J'ai attendu quelquefois jusqu'à l'aube ; il m'a semblé que ce vent d'autrefois avait une odeur de résine et de fleurs de frangipanier.